

**DANS LE COURANT DE JEAN-CLAUDE RENARD /JEAN CELTE,
À CONTRE-COURANT DE PIERRETTE MICHELOUD !**

MASCULIN, FÉMININ, NOM DE DIEU...

La poésie de Pierrette Micheloud a sa force propre. Puissante, immanente, chthonienne.

La poésie de Jean Celte, comme celle de Jean-Claude Renard, est un *don*. Leur force est reçue.

Autant dire que ce sont deux paroles inconciliables.

On pourrait penser que l'une est une parole au féminin et l'autre au masculin, mais il n'en est rien.

L'une est au féminin *sans* le masculin, animée par le projet « révolutionnaire » (qu'on se rappelle le « encore un effort... » du divin marquis...) de la négation du *il* dans le *elle*. Sans politesse (*elle* passe avant *il*) ! Bien sûr elle va certainement me dire que j'exagère, qu'elle n'est pas contre le masculin en soi, et je le lui accorderai volontiers, mais... Forcer le trait a ici un effet révélateur de l'opposition, voire de l'antagonisme entre deux regards sur le couple masculin-féminin et donc sur Adam et Eve, et donc sur Dieu.

Comme il y aura toujours de l'équivoque dans le langage (à partir de son équivocité constitutive), on ne pourra jamais dire que ce qu'on dit est strictement et sans ambiguïté ce qu'on dit qu'on a dit, alors...

Encore quelques efforts
Pour être elle-il...

?

Négation de la différence ? Unité de la différence ? De toute façon, PM (pour Pierrette Micheloud) n'a pas fini de penser ce qu'elle pense, comme chacun d'entre nous, et je voudrais l'embêter un peu la-dessus. Pour l'instant, polémiquement, je vais faire semblant de comprendre le trait d'union comme *négation du il*, à partir d'un ressentiment initial contre le masculin (mais je sais que tout ressentiment cache une souffrance, ici celle dont Marc Bedjaï fait état dans *Dieu masculin-féminin* et qui en cache peut-être une autre). Négation du *il* parce que celui-ci est le *néгатif* : l'*ibis fend* le sexe noir. Le nuage (de sperme) *transgresse les rêves de la mer*.

Le jour jacteur est **blessure**
A la parole scellée
Ravage de la fleur d'eau
L'intuitive d'Iris.

On ne dit pas avec plus de splendeur l'agression masculine du féminin. C'est au point que, le masculin forclos, le féminin engendre le féminin,

Fille accouchant de sa mère
Mère devenant sa sœur

dans une parfaite circularité, homocirculaire, *volonté sans faille*, qui aboutit à l'abolition de la différence, non seulement de la différence sexuelle (elle-il), mais de la différence (opposition distinctive, disent les linguistes) qui rend nommable la différence :

Il n'y a plus que de la différence *de rien*,

D'aucun nom possible,

muette, (al)chimique, entre *mercure* et *souffre*.

Nous sommes de fait entrés dans l'innommable des *lèvres jumelles*, de la *morelle noire* ou du *prunier noir* du sexe féminin, de Narcisse au féminin :

Visage de l'un à l'autre
A la fontaine des sources

C'est pourquoi il n'y a pas de Dieu :

Sa voix
S'arrête à celle des hommes.

Car bien entendu Dieu n'est qu'au masculin. Et puis voix, non pas Parole.

Tout au contraire, la poésie de JCR s'inscrit entièrement sous le sceau de la relation et de la donation : Le *roi* est **par** elle habité. Le *sacré* n'est pas du côté phallique et négatif de l'ibis mais du dédale rouge d'une femme — non pas de « la » femme en général, mais d'une femme au singulier, d'une femme en personne mais femme pas moins, qui offre et révèle le masculin à lui-même et, de la différence advenue d'être donnée, enfante... un troisième regard. A l'opposé du mercure et du souffre dans l'utérus clos, la femme, la Mère du troisième regard, s'ouvre aux sept dons de l'Esprit, à l'au-delà d'un sixième sens, de sorte qu'advient la gloire de la différence. A l'opposé *d'aucun nom possible* advient, des *noces*, le nom *sans nuit*. Le nom devient synonyme de lumière, la *chose de rien* est renversée en « néant nié », comme est renversée la pierre du tombeau. C'est une évidence interrogative qui en surgit :

la mort soudain
n'est plus la mort ?

La question ne porte pas sur le fait, mais sur le *pourquoi*, *comment*...

Soulevant comme d'un grand coup de vent la discrète simplicité de JCR, Jean Celte porte à son paroxysme la thématique de la gloire masculine qui ne tient sa joie, définitivement enfantine et humble, que de l'or et du rouge de la femme, mère. Il conjugue la maternité chthonienne, disons-là aussi océanique, et la divinité, si vivante et aimante qu'elle ne craint pas de se faire enfant des hommes, Fils d'une Mère terre, rendant celle-ci Mère de Dieu, théotokos : Dieu, dénué de toute envie, ne retient rien, révélant son altérité, révélant qu'il n'est qu'altérité en soi — différence en soi, différence portée à l'incandescence absolue et incommunicable de l'**altérité**.

L'allégresse est ici à l'œuvre, aussi bien dans le moment des *joies douces*, de l'*instant léger*, que du combat dramatique avec l'Ange (*Jabboq-ci*) d'où va sortir le **nom**, des interrogations en cascade, d'un Dieu qui se cache (oui, vraiment, tu es *un dieu qui se cache* !) justement parce qu'il n'est pas quelque chose « de rien » qui s'exhibe à la façon de l'idole ou du phallus. L'adoration n'est pas arrêtée par le chagrin (*l'aube avec chagrin*... le temps, la mort, le trou et le pieu sombre du sexe, l'idole), mais est au contraire action de grâce combative, vivante, aube sans chagrin (*aube rose*). La parole de JC (Jean Celte, pas Jésus Christ ! mais...) devient alors oracle, révélation, parole de Dieu (parole inspirée), d'abord timidement (« *eût dit Dieu*... ») puis triomphalement et prophétiquement (« dit Dieu »), « (DIEU DISE) », sans qu'aucune dureté ni douleur soient pour autant gommées, sachant qu'elles désignent la déconcertante ascension de l'homme vers la lumière, le rideau du Temple se déchirant en deux : il y a douleur et souffrance parce que la créature n'est pas immédiatement lumière et dans la Lumière, mais (faite) pour la Lumière. Comme l'aveugle qui doit consentir à faire confiance à son guide, l'homme doit douloureusement renoncer à son ombre et consentir à s'en laisser arracher (à raison de sa consistance propre, il ne saurait s'en arracher de lui-même), à se recevoir non pas de soi mais comme fils. Il y a là un apprentissage, un accouchement, qui n'est rien d'autre qu'

amour à vivre

Sur le *théâtre de l'offre* divine, rite, culte, un temple, se joue le jeu — jeu ou combat ! *d'enjeu ! au lieu (temple)*, de l'altérité et de la différence (la différence est finie, l'altérité infinie) dans laquelle on retrouve TOUT : l'eau, le feu la terre et l'air ; *la femme en rouge* ; *l'aube rose* (la féminine, la joyeuse, qui fait l'amour le matin) ; le *cœur* interrogatif ; *l'attente* ; la douleur et les *joies douces* ; le

touché mince ; la *présence* ; le *baume en balafre* ; la sororité ou *gémellité d'enfant à femme faite*,

Vie silencieuse, précieuse
La Lumineuse sous un front,

Apte au regard...

et, suprêmement, la bénédiction de la différence du semblable au semblable (le semblable n'étant pas l'identique, le même) : ma semblable, ma différente, ma sœur ! mon semblable, mon différent, mon frère ! La différence irréductible du masculin et du féminin (différence qui peut engendrer violence et haine mais qui en fait n'en est pas la cause, seulement l'occasion ou le prétexte), cette différence irréductible impose l'altérité, en fait un impératif catégorique, fait de l'Autre un mystère jusque dans son corps : tout est prêt pour accueillir l'Incarnation, l'innocence

Dont s'arme Dieu et s'en étonne,
S'essayant dans Sa créature,

...

Ayant connu de S'y soumettre

— tel que d'en être

inséparable.

Ce mariage d'amour du Ciel et de la terre s'appelle HOMME, Verbe, notre SEMBLABLE. Devant ce mystère

Mystère fut qu'il s'y soumette,

(soumette au présent et non pas au passé-accompli), nous sommes aptes à croire (à faire confiance), mais pas pour autant croyants (fidèles), car nous pouvons comme PM demander « qui est Dieu ? », autrement dit laisser la voix du Fils de l'homme être recouverte par la voix des hommes, parce quelle serait insupportablement masculine.

Je vais donc sauter pour conclure à *Dieu masculin-féminin*, en saluant de nouveau au passage Marc Bedjaï¹ (tout en me déclarant incompétent en matière d'exégèse juive) pour donner derechef raison à JCR et à JC, en affirmant pour ma part qu'il faut renverser

¹ ...dont je ne suis pas sûr que sa tentative pour concilier le *elle-il* de PM et le *il-elle* de JC soit complètement concluante : la révolte anti-judéo-chrétienne de PM repose sur une interprétation « machiste » de la tradition biblique, qui traîne comme un préjugé tenace : si elle n'est que trop humaine, elle n'est pas authentiquement biblique. PM doit se souvenir que le reproche fait à Ève par Adam n'est qu'une dérobade de ce dernier (Genèse 3, 12).

l'idée d'un Dieu masculin-féminin (voir d'ailleurs la note 14 de MB), et cela pour deux raisons :

Premièrement parce que Dieu n'est ni masculin ni féminin mais une indicible altérité au-delà de toute dualité ; deuxièmement parce que Dieu n'est pas dual mais trine. Une fois passée cette double affirmation, on peut à nouveaux frais jouer de toutes les analogies dont Dieu est la source : Lui est l'Époux dont Sa créature est l'épouse, mais aussi Dieu est dans sa propre immanence Père sans l'être au masculin, Père d'être Père-d'un-Fils et non pas d'être époux d'un féminin quelconque, Amour sans l'être au féminin, Amour d'être Esprit d'Amour et non pas d'être épouse (Ce n'est pas de l'Esprit que le Père engendre le Fils mais au contraire l'Esprit procède de la génération du fils).

Il convient à partir de là de réévaluer radicalement la représentation masculine de Dieu : c'est l'Esprit qui est la « vérité » de Dieu car c'est en l'Esprit et comme Esprit que Dieu Se donne en soi tout entier, absolument, puisqu'étant Amour il est Don de Soi absolu et sans retour, SE donner déterminant le SE qui (SE) donne et le SE qui est donné : c'est la relation du Père et du Fils (ou du Principe et de son Verbe) qui fait Amour ou Esprit. On pourrait tout aussi bien dire Parole parlante et Parole parlée, Engendrant inengendré et Engendré ; Donnant Se donnant et Donné Se donnant. L'Esprit est l'accueil de cela (de cette altérité) en l'un et en l'autre, comme le féminin est en l'humain accueil de la paternité tout autant qu'accueil de la filiation (épouse et mère par amour, il ne manquait plus que ça !) si bien que c'est la mère qui est femme et non pas la femme qui est mère...

Mais surtout, l'Esprit d'Amour étant le Don lui-même dans lequel se donnent tout entiers le Donateur et le Donné, analogiquement le féminin reçoit tout, contient tout, mais comme étant l'amour même ou le don il reçoit tout et contient tout **sans rien posséder** » (ce qui implique de se garder humblement de la tentation de l'appropriation toute-puissance du phallus ou du fils ou du double...) Par suite, pour que le masculin soit le masculin, autrement dit aime le féminin, son autre, il faut qu'il consente pour lui-même au féminin, qu'il soit fait lui aussi féminin (le rouet d'Omphale), qu'il « obéisse » au féminin comme au don incommensurable que l'autre lui fait de soi, à partir duquel il peut lui-même se donner : dans l'amour, c'est le féminin qui fait loi — mais le paradoxe de l'amour veut que ce qui fait loi ne fait plus loi lorsqu'il fait la loi. L'amour est trahi lorsque le féminin est amour du féminin, alors qu'en même temps, pour aimer, celui-ci doit obéir à ce qu'il est : le féminin fait loi pour le féminin et donc ne peut pas être sans aimer son autre, sans retour, dans une entière dépossession, donc dans un autre (un autre que cet autre, un autre qui n'est pas le même) : la dualité se relève (*Aufhebung*) en trinité et chacun des deux (le masculin et le féminin) doit désormais être

pensé *autrement*, à partir d'un tout autre qui les empêche définitivement l'un et l'autre de s'en tenir à ce qu'ils sont.

6 décembre 2003